

Hội xuân mà không có mấy con này thì không vui 😎

Le Têt - fête du printemps - au Viet Nam

Ne serait pas gai sans les enfants





Lễ Hội Đình Lạc Nà năm 2025

PHẦN LỄ



Nghi thức rước bài vị Thành hoàng
- Từ 07 giờ 00, ngày 13/02/2025;
- Địa điểm: khuôn viên Đình Lạc Nà



Lễ tế thần
- Từ 09 giờ 30, ngày 13/02/2025;
- Địa điểm: Sân Đình Lạc Nà

PHẦN HỘI

Từ ngày 08 đến ngày 14/02/2024 tổ chức thi đấu các môn thể thao dân tộc: Bóng đá, bóng chuyền hơi, dây gậy, tung còn, kéo co, đánh quay; trò chơi dân gian: Nhảy bao bố, đi cà kheo, cù cây, sảy mả...



Giải Võ cổ truyền huyện Bình Liêu mở rộng
- Thời gian: Từ ngày 13 đến ngày 14/02/2025.
- Địa điểm: Tại Sân Đình Lạc Nà, xã Lạc Hòn.



Liên hoan nghệ thuật Hát then dân tỉnh các CLB Huyện Bình Liêu lần thứ V, năm 2025 (cấp huyện)
- Thời gian: Từ 09h00 ngày 12/02/2025: Liên hoan của các đoàn trên địa bàn huyện Bình Liêu.
- Từ 19h30, ngày 13/02/2025: Giao lưu hát then dân tỉnh mở rộng với các đoàn Bảo tồn dân ca các dân tộc tỉnh Lạng Sơn, Cao Bằng.
- Địa Điểm: Sân khấu Đình Lạc Nà, xã Lạc Hòn, Bình Liêu, Quảng Ninh.



Mar, 11 févr. à 01:00 CET
LỄ HỘI ĐÌNH LỤC NÀ XUÂN ẤT

Le Monde
MARDI 11 FÉVRIER 2025

styles | 27

GASTRONOMIE

Pour un néophyte, entrer dans un grand supermarché asiatique comme le Paris Store, près de la porte de La Chapelle, dans le nord de la capitale, c'est plonger dans un monde fabuleux, rempli de promesses et d'énigmes. Dès l'entrée, on se trouve devant un rayonnage entier de bouteilles aux contenus mystérieux. Sauces orangées pour rouleaux de printemps, fioles pigmentées d'un carmin inquiétant, flacons translucides de vinaigre de riz, sauces soja par dizaines... on est déboussolé. Heureusement, un guide bienveillant nous accompagne : Huy Vy Phan. Ce gastronome passionné de 37 ans a accepté de nous présenter les bases de la cuisine familiale vietnamienne telle qu'elle se pratique en France.

« C'est le nuoc mam que j'utilise le plus souvent, commence-t-il en empoignant une bouteille dont l'étiquette est affublée de deux anchas aux yeux ronds. Cette sauce de poisson, souvent diluée avec un peu d'eau, de sucre et de jus de citron, sert pour des marinades ou des assaisonnements. Elle est réalisée à partir de poisson fermenté : elle apporte de la profondeur aux plats et suffisamment de salinité pour qu'on puisse se passer de sel à table, le prends la même manière que celle qu'utilise ma mère. »

Cette dernière, Thi Phi Phung Phan, originaire de Ho Chi Minh-Ville, est arrivée en France en 1974 pour finir ses études. « Elle ne s'est investie aux fourneaux qu'après s'être séparée de sa famille, précise Huy Vy Phan. Au fond, c'est passé pour moi, je me suis vraiment mis à cuisiner après avoir quitté le domicile familial de Mabons-Affort, dans le Val-de-Marne, quand j'ai eu besoin de retrouver le goût de la maison. »

C'est d'elle que le trentenaire tient quelques-unes de ses préparations fétiches, comme le porc au caramel. « Au départ, ma mère faisait tout de mémoire, puis elle a fini par noter quelques recettes, précise-t-il. Elle les a rassemblées dans un fichier Word protégé par un mot de passe, quelle ma donec, évidemment ! » Mais Huy Vy Phan puise aussi ailleurs son inspiration : sur des sites spécialisés, les réseaux sociaux, ou dans des livres comme *La Cuisine de Bà. Recettes vietnamiennes* (Ducasse éd., 2019), qui lui a permis de retrouver la saveur d'un poulet au gingembre dégusté enfant.

Menthe, coriandre, cibette
Selon lui, si l'on veut donner – grossièrement – un parfum vietnamien à une assiette, ce n'est pas très compliqué. Il faut utiliser du nuoc mam, bien sûr, préparer du riz en grande quantité – un autocuiseur aidé à la maison –, et surtout ne pas lésiner sur certaines herbes aromatiques. Au supermarché, le trentenaire s'empare donc de belles poignées de menthe, de coriandre, de rau ram (ou coriandre vietnamienne), de cibette, auxquelles il ajoute du gingembre et de la citrouille. Les protéines animales ne viennent qu'après, comme un support aux saveurs apportées par les sauces et les herbes. Au menu, ce soir-là : porc au caramel, crevettes à la sauce d'huile, palourdes à la coriandre. Huy Vy Phan achète également un chou blanc, pour composer une salade, et le voilà prêt pour inviter ses copains à un festin.

Dans son appartement parisien, il reçoit ses amis plusieurs fois par mois pour des repas gargantuesques qu'il prépare seul ou avec leur



Huy Vy Phan prépare un porc au caramel et d'autres délices vietnamiens (ci-dessous), à Paris, le 17 janvier.
CLÉMENTINE LUSTIG POUR LE MONDE

de vermicelles de riz). « Bien sûr, il reste beaucoup à faire découvrir, souligne-t-il. Les Vietnamiens apprécient beaucoup les plats que l'on voit rarement dans les restaurants asiatiques en France, et notamment les crevettes de porc vinaigrées. Et puis, nous pouvons adorer des choses très banales, comme les crêpes croustillantes de canard qui renferment un embryon et que l'on mange bouillie. Visuellement, c'est un peu écœurant, mais en bouche ils se révèlent délicieux, comme s'ils contenaient un bouillon de volaille chaud aux arômes très puissants. »

Ne rien gaspiller

Huy Vy Phan, qui s'est rendu pour la première fois au Vietnam à 27 ans avec ses parents, a été témoin sur place du dynamisme de la cuisine de rue et de la persistance de l'influence française. Certaines stars des gargotes locales, comme le banh mi, un sandwich à base de baguette, trahissent le passage du colonisateur. Le pho lui-même pourrait être un lointain cousin du pot-au-feu – les Vietnamiens ne mangent pas de bœuf avant d'être occupés.

Ce bouillon très réconfortant aurait pu être le star du festin. « Mais je ne prépare le pho que lorsque je suis très motivé et que j'ai du temps », explique Huy Vy Phan. Il y a énormément d'ingrédients : des os à moelle, de la carcasse de poulet, des graines de coriandre, de l'anis étoilé, de la cardamome et des oignons qu'il faut légèrement brûler au four. Puis il faut laisser le bouillon mijoter au moins une journée entière ! « La cuisine vietnamienne prend son temps : même le banh mi se pare d'ingrédients patiemment fermentés. C'est aussi une gastronomie qui ne gaspille rien, comme le fait remarquer l'ami Anh-Vu Nguyen : « On garde évidemment les os pour les bouillons, mais ça va au-delà. Je me souviens que, chez moi, si je ne mangeais pas l'intérieur des légumes de crevettes, je me faisais gronder par mes parents ! »

Tandis que d'appétissants effluves de porc au caramel s'échappent du four, les autres plats apparaissent en un temps record. Après avoir fait revenir de la citrouille dans l'huile, Huy Vy Phan jette dans la casserole les palourdes, qui s'ouvrent en quelques minutes sous une pluie de coriandre et de cibette. Les crevettes, marinées dans la sauce d'huile, puis couvertes de basilic thaï, prennent une jolie couleur rose à la cuisson. Le chou, mariné dans la sauce nuoc mam légèrement diluée, s'égale de carottes râpées, d'échalotes et de bris de cacahuètes.

Tout est prêt. Sous les exclamations joyeuses de ses amis, Huy Vy Phan peut enfin poser tous les plats sur la table du salon, en plus d'une petite coupelle contenant du piment cisolé, pour les téméraires. Chaque plat est savoureux, équilibré, à l'image du porc absolument fondant, la salinité de la sauce contrebalançant parfaitement la sucrerie du caramel. Le godelinet est d'autant plus mémorable que l'hôte qui le partage a passé près de trois heures en cuisine. « Nos familles sont très pudiques, confie Anh-Vu Nguyen. Comme on a souvent du mal à formuler une émotion, c'est la cuisine qui permet de s'exprimer. Plutôt que de te dire qu'ils t'aiment, les parents peuvent très bien t'appeler un "tupperware" à la table de Huy Vy Phan, le petit plus qui fait que tout est meilleur, c'est peut-être que l'on ressent beaucoup d'amour. »

LÉO FAYON

FAIT MAISON !

Le goût délicat du Vietnam

Notre journaliste gastronomique s'invite chez vous. A Paris, avec Huy Vy Phan, il cuisine du porc au caramel, des crevettes à la sauce d'huile et du chou au nuoc mam



« Je ne prépare le pho que lorsque je suis très motivé et que j'ai du temps. Il y a énormément d'ingrédients »

HUY VY PHAN

aide. Tandis qu'il commence méthodiquement à préparer le porc au caramel en faisant blanchir la viande (elle mijotera ensuite près de deux heures) et qu'il chêle les aromates, les premiers convives passent une tête en cuisine. Certains déposent de bonnes bouteilles près du grand plan de travail. « Quand Huy Vy l'invite chez lui, tu sais que tu vas prendre une cigarette, rigole l'un d'eux, Anh-Vu Nguyen, également fils d'émigrés vietnamiens. C'est meilleur qu'un resto : il utilise des produits de qualité, rien de congelé évidemment, pas de glutamate [un exhausteur de goût parfois utilisé pour mas-

quer la fadeur de certains plats], et, même quand il cuisine pour dix personnes, ça reste très fin. » Pour Huy Vy Phan, ce sens du partage, de l'accueil, est ancré dans la culture vietnamienne : « Chez nous, il n'y a pas de service à l'assiette. On place tous les plats au centre de la table et chacun prend ce qu'il veut. »

Le trentenaire admet que la gastronomie vietnamienne est encore confondue avec d'autres cuisines asiatiques. Mais il estime que de plus en plus de Français connaissent aujourd'hui les spécialités du pays comme le pho (soupe à base de bouillon de viande), les nem ou les bo bun (composés de bœuf et

LA RECETTE

Le porc au caramel de Huy Vy Phan

Temps de préparation :
20 minutes
Temps de cuisson : 1 h 30

Ingédients pour 6 personnes
1 kg de porcine de porc détaillée en petits morceaux
10 gousses d'ail
4 c. à s. de nuoc mam
2 c. à s. de sauce soja
3 c. à s. de sucre brun
100 ml d'eau
Ciboulette thaïe et/ou coriandre

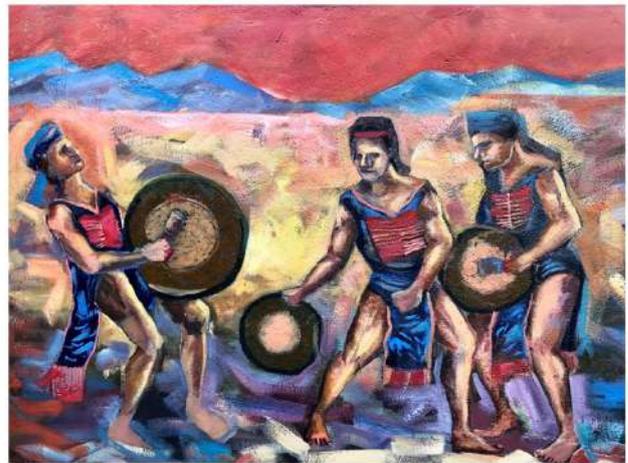
La préparation

Faire blanchir le porc dans de l'eau bouillante avec trois gousses d'ail écrasées pendant environ 10 minutes. Lorsque les impuretés ont été évacuées, vider dans une passoire et réserver. Dans une cocotte, préparer un caramel avec un peu d'huile et le sucre. Faire revenir le porc dans cette préparation. Une fois le porc bien enrobé de caramel, ajouter sept gousses d'ail hachées, puis l'eau, le nuoc mam et la sauce soja. Poursuivre à votre goût. Couvrir la cocotte et laisser mijoter au moins 1 h 30 (on peut prolonger jusqu'à 2 heures suivant les goûts et si la viande est très grasse). Remuer de temps en temps pour que la viande s'imprègne et se gorge du jus. Servir avec de la ciboulette thaïe et/ou de la coriandre ciselée.

Au village de **Tong Ju** (commune d'Ea Kao, ville de Ban Mê Thuôt), les visiteurs sont impressionnés par 32 peintures lumineuses et colorées sur la vie et la culture des minorités ethniques des hauts plateaux du centre.

Réalisé par 6 artistes, chaque tableau représente une image différente, méticuleusement exécuté dans les moindres détails, racontant les valeurs historiques des coutumes de la vie quotidienne et de la culture de longue date des minorités ethniques de Dak Lak.

Longue de 770m, cette route du village embellit le paysage rustique, attire les touristes et en même temps rappellent à de nombreux jeunes d'aujourd'hui qui, entraînés par le courant de la vie de tous les jours, oublient peu à peu voire ne connaissent pas la vie et la culture traditionnelles de leurs ancêtres, ou n'entendent parler qu'à travers les récits des adultes (Nguoi dua tin et Hat dinh duong Tây Nguyễn traduits par Google et moi).



FAKIR. Concours pour cadres supérieurs | PAR SERGUEÏ



Avant-après | PAR SERGUEÏ



Le pacificateur | PAR SERGUEI



VU PAR DILEM (ALGÉRIE)

CARTOONING FOR PEACE



Le Monde

DIMANCHE 9 - LUNDI 10 FÉVRIER 2025

RENCONTRE | 25

Esther Duflo « J'ai découvert que les économistes avaient un pouvoir dangereux »

ENTRETIEN

A 52 ans, Esther Duflo, Prix Nobel d'économie en 2019 pour ses travaux sur la lutte contre la pauvreté, préside désormais la prestigieuse Paris School of Economics - là où elle a commencé l'économie -, à la suite de Daniel Cohen. De son bureau du Massachusetts Institute of Technology (MIT), près de Boston, la Franco-Américaine décrit en visioconférence les rencontres qui l'ont menée à l'économie du développement. Membre de la National Academy of Sciences des États-Unis, elle a reçu de nombreux prix et distinctions après avoir coécrit *Apprendre la pauvreté* avec Abhijit Banerjee. Sesul, 2012), traduit en 17 langues, ainsi qu'une dizaine de livres pour enfants.

Je ne serais pas arrivée là si...

... Si je ne m'étais pas trouvée à Moscou en septembre 1993... parce que j'avais décidé d'arrêter l'économie ! J'avais 21 ans, j'étudiais à l'école normale supérieure (ENS) et j'étais partie en Russie pour travailler sur l'histoire soviétique. Je voulais quitter ma zone de confort ; le Moscou des années 1990, c'était parfait pour ça. Je vivais dans des conditions spartiates, il y avait de la violence et des kalachnikovs dans les rues. Un jour, j'étais à l'aéroport pour essayer d'aider une amie qui avait fait escale à Moscou sans visa, et, soudain, j'ai vu l'économiste Daniel Cohen, qui descendait l'escalier roulant. J'avais commencé l'économie avec lui l'année précédente, à l'ENS, et je n'avais pas accroché.

L'économie me semblait idéologiquement suspecte. Les modèles de base disent qu'il faut éviter le salaire minimal, que la redistribution conduit à des inefficacités... Elle m'apparaissait comme une discipline absurde, un langage pour justifier le statu quo et ne rien faire pour améliorer la vie des gens. C'était évidemment un jugement à l'emporte-pièce. Quand j'ai aperçu Daniel Cohen ce jour-là à Moscou, j'ai foncé vers lui pour lui demander son aide. Il n'a rien pu faire pour moi amie, mais il m'a dit : « C'est bien gentil de faire de l'histoire, sauf qu'avec l'économie vous pouvez être aux premières loges de ce qui se passe vraiment. Passer me voir demain. »

Et vous avez choisi de vous installer aux premières loges...

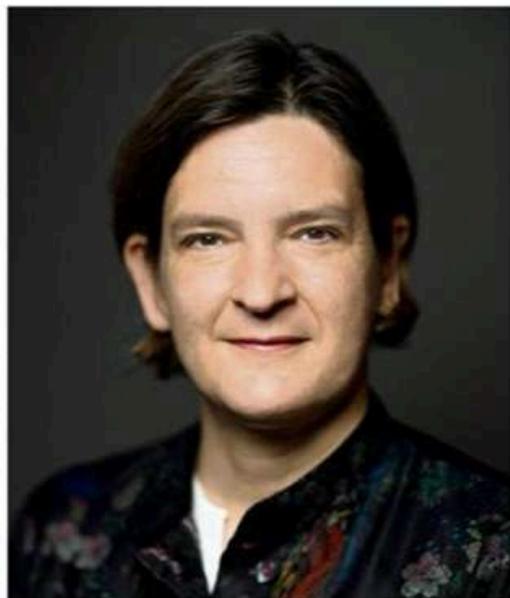
Je suis allée le voir, le lendemain. La séduction a opéré. Il m'a recrutée comme assistante et je me suis retrouvée au cœur de ces équipes d'économistes qui travaillaient sur la transition en Russie. Ils étaient tout-puissants et un peu apprentis sorciers. Certains étaient en contact direct avec la Banque centrale. D'autres travaillaient sur la privatisation par bons, une idée catastrophique qui fut probablement le ferment de l'oligarchie en Russie. J'ai découvert que les économistes avaient un pouvoir dangereux, que leurs idées produisaient des effets dans la vie réelle. C'était terrifiant et fascinant à la fois.

Pourquoi vous êtes-vous particulièrement intéressée à la Russie ?

Encore un hasard... J'avais appris le russe parce qu'il y avait une bonne professeure, au collège public Albert-Camus à Bois-Colombes (Hauts-de-Seine), qui cherchait des élèves. Grâce à elle, M^{me} Bernard, j'ai lu les grands auteurs russes, Dostoïevski, Tolstoï, Tourgueniev, Bougakov... Et je commençais à m'intéresser aux affaires du monde, à Mikhaïl Gorbatchev, le premier secrétaire dont on disait qu'il avait la carte de l'Afghanistan imprimée sur le front. J'ai eu une correspondante à-bus, en Russie. J'y étais en août 1991, quand Gorbatchev s'est fait renverser. Un matin, on entendait la radio qu'il y avait un coup d'État, on est allées voir ce qui se passait devant la « Maison Blanche », la résidence du gouvernement russe. J'étais debout sur un bus, en tee-shirt rose, devant les caméras, avec une pancarte. Certains ont dit depuis que c'était une révolution manipulée, mais j'étais dedans, je ne le voyais pas. Voilà pourquoi, quelque temps après, j'ai voulu étudier l'histoire soviétique.

Est-ce donc par hasard qu'une jeune littéraire, élevée entre les jouets et la paroisse de Bois-Colombes, devient une économiste mondiale reconnue, professeure au MIT à 32 ans et coautrice du prix Nobel ?

Flûté une série de circonstances positives ! Il y a énormément de coïncidences qui jouent dans la réussite de chaque individu. Disons que j'ai canalisé ces chances par l'ambition d'être utile. Au début des années 1990 tou-



A Paris, le 20 juin 2023.
JOEL SAGETAP

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI... Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif. La Franco-Américaine, lauréate du prix Nobel d'économie en 2019, revient sur la découverte de sa vocation et sur sa rencontre avec l'économiste Daniel Cohen

jours, la copine de l'ENS avec qui je partageais un poste de conférencière se trouvait être la petite amie de Thomas Piketty, qui était alors assistant professeur au MIT. Je ne serais pas arrivée là s'il ne m'avait pas convaincue qu'aux États-Unis l'économie était différente, très appliquée. Une fois rentrée en France, j'ai fait un master et postulé au MIT. Sans cette série de hasards en Russie, je ne serais jamais venue vivre dans le Massachusetts.

Dans quel environnement familial avez-vous grandi ?

Ma mère, Violaine, était médecin pédiatre, elle était engagée dans une ONG protestante qui aidait les enfants victimes de la guerre. Elle travaillait beaucoup, voyageait au Sahara, au Salvador, au Rwanda, à Madagascar. Elle nous montrait des photos de ce qu'elle avait vu. Toute petite, j'ai une conscience que certains enfants avaient des vies extrêmement différentes de la mienne et qu'un jour je ferais quelque chose. Adolescente, je disais : « Je veux faire de vraies choses. » Pas seulement mettre un pas devant l'autre.

Étudier l'histoire, était-ce faire de « vraies choses » ?

Pas vraiment... Mais je viens d'une famille où l'on vénère la rigueur académique, mon père est mathématicien à l'université, mon frère philosophe à l'université. J'aurais pu aussi passer l'agrégation et être prof d'histoire à l'université ! Je m'intéressais à l'histoire depuis ces gros illustrés rouges que je lisais enfant (la collection d'Hachette), « La Vie privée des hommes », le me suis passionnée pour les rois, surtout Louis XIV. Ma famille, protestante, s'indignait : « Louis XIV a révoqué l'Édit de Nantes, c'est l'enferme ! » Cette période me fascinait, même si je n'aurais pas voulu vivre en tant que fille à cette époque...

Comment viviez-vous le fait d'être une fille ?

Je voulais absolument être un garçon, avoir des copains garçons. Cela avait à voir avec les attentes sociales à l'égard des petites filles ou des petits garçons. Je n'aimais pas les occupations des filles, les robes et les Barbie. Mes parents me disaient : « Tu peux faire tout ce que tu veux. » Mais c'est en grandissant que je m'en suis convaincue.

Vous aspiriez, dites-vous, à changer le monde...

Vouloir changer le monde, c'était très naïf. Il fallait avancer étape par étape, faire les choses une à une. Si on se dit : il faut trouver une solution pour éliminer la pauvreté ou vaincre le cancer, la question est mal posée. Le problème est bien posé quand on le découpe en équations plus petites, et qu'on les résout une par une, de la même manière que mon approche de la pauvreté consiste à la scinder en problèmes plus faciles à comprendre. À l'école normale, j'étudiais dans le confort, j'avais une vie extraordinairement protégée et ce confort a commencé à me peser. J'avais toujours ce rêve grandiloquent d'améliorer la vie des gens, mais je n'avais encore rien fait pour avancer ! À 20 ans, on ne peut pas se satisfaire du monde tel qu'il est. Je voulais compléter l'histoire, mais je ne savais pas par quoi. Je cherchais le domaine qui me correspondait le mieux et j'avais plus de talent en mathématiques qu'en grec ancien.

Après la Russie, vous postulez donc au MIT, en 1995. Un certain Abhijit Banerjee, votre futur compagnon, vous place sur la pile des dossiers rejetés...

Les Français qui venaient en thèse au MIT étaient tous passés par Polytechnique, comme le Prix Nobel Jean Tirole. Abhijit trouvait que, pour une Française, j'avais abandonné les mathématiques trop tôt, que j'avais un profil trop littéraire pour réussir au MIT. C'est Thomas Piketty qui l'a persuadé que j'avais un niveau suffisant en maths. J'ai eu beaucoup de chance d'y entrer. C'est un lieu exceptionnel pour faire sa thèse, un environnement favorable pour prendre des risques, je me sentais soutenue par mon institution et, à partir de là, il n'y a plus eu de hasard.

Votre chemin croise donc celui d'Abhijit Banerjee...

Il a été la chance la plus incroyable de ma vie. Abhijit Banerjee m'a ouvert le domaine de l'économie du développement, qu'il était

en train de réinventer avec l'économiste Michael Kremer. Tout d'un coup, je me suis dit : « Ah, mais c'est ça que je veux faire ! » Je pensais que j'allais faire de la macroéconomie, ou continuer à étudier la transition du communisme vers l'économie de marché et, au premier cours, je me suis dit : « C'est ça qui me plaît ! Je vais pouvoir réaliser mon ambition d'enfant. Mener des recherches sur le terrain, en Inde et en Afrique. » Tous ceux qui étaient dans cette classe sont devenus des économistes du développement reconnus, le cœur d'une génération.

Vous parlez beaucoup des rencontres qui ont modelé votre trajectoire. Quelle est votre plus grande fierté personnelle ?

Dans le monde académique, en classe préparatoire, les profs sont dévoués aux élèves pour qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes. Comme une vache sacrée du Tibet que tout le monde essaie de pousser pour aller loin... Là où je suis fière de moi, c'est que j'aurais pu continuer dans cette logique, à miser sur mon intellect, écrire mes propres articles, et j'aurais sans doute réussi. Mais il y a un moment dans ma carrière où j'ai décidé que j'allais consacrer beaucoup de mon énergie à créer quelque chose qui n'existait pas, une structure qui allait changer toute une manière de travailler en économie.

C'est notre plus grande réussite, le laboratoire d'action I-PAL, qui a des centaines d'employés dans le monde entier et permet à 2000 chercheurs de réaliser leurs projets. Je suis fière de ça, d'avoir mis les choses en place pour que d'autres s'en emparent. Ce pivot-là a été crucial, il est arrivé quand j'avais 30 ans.

Avez-vous consenti à des sacrifices pour en arriver là ?

La vie est faite de choix. J'ai toujours beaucoup travaillé, tout le temps, même si j'essaie d'expliquer aux étudiants que la vie est un marathon, pas un sprint. Même en prépa, je ne faisais pas de nuit blanche. Ma chance, c'est que j'ai toujours aimé ce que je fais et j'ai fait ce pour quoi j'avais du talent. Donc je peux passer beaucoup de temps à travailler sans avoir le sentiment de rien sacrifier.

Vous recevez le prix Nobel, la consécration de votre carrière, et votre mari...

On travaille ensemble, on vit ensemble, on fait un peu tout ensemble, le contraire aurait été très bizarre ! On était vraiment surpris, ce n'est pas de la fausse modestie. Mais comme ça s'est produit, il n'était pas étonnant que le prix nous soit attribué à nous trois, Michael Kremer, Abhijit et moi. Nous étions très jeunes pour un prix Nobel. Le prix Nobel d'économie récompense un travail qui a changé un coin de la recherche en économie ; c'est pour ça qu'en général il est remis tard, car une idée prend du temps pour s'alimenter. Nous, nous avons essayé de créer un réseau, un mouvement. Nous sommes d'accord que c'était la seule manière d'atteindre une échelle suffisante pour faire la différence, pour que n'importe qui souhaitant mener un projet de développement puisse le faire, avec de l'argent, une logistique, un travail de terrain.

Pourquoi avoir choisi de prendre la nationalité américaine ?

Quand Barack Obama est devenu président en 2009, je me sentais enracinée dans ce pays, ça faisait sens d'en devenir citoyenne. Si j'avais dû abandonner ma citoyenneté française, je ne l'aurais pas fait. Avoir les deux nationalités, cela correspond à mon état d'esprit.

Êtes-vous devenue l'une de ces économistes « apprentis sorciers » ?

J'espère bien que non. L'idée de I-PAL et de mon travail, c'est justement qu'il faut être très humble sur ce que nous savons et ce que nous ne savons pas, et que souvent les intuitions sont fausses, celles des économistes comme celles des politiciens. Les faits ne correspondent pas au monde purifié des modèles. Il faut donc expérimenter et évaluer avant d'adopter des politiques ou des programmes à grande échelle. Cela dit, ce n'est plus une posture révolutionnaire : ce que je fais est tout à fait conventionnel et accepté. La profession elle-même s'est diversifiée, l'économie est de plus en plus empirique, j'espère que mon travail a pu contribuer à monter un autre visage de l'économie. ■

PROFOS RECUEILLIS PAR
YVANNE TRAPPENBACH

[IMAGE MARQUANTE] Song Kang-Ho en visite sur le plateau de tournage de Old Boy



2003 restera sans doute comme l'une des années les plus marquantes du cinéma coréen, avec une profusion de films devenus emblématiques : Une Femme Coréenne, 2 Sœurs, Save the Green Planet, Printemps, été, automne, hiver... et printemps, Untold Scandal, Legend of the Evil Lake, Oseam, Wonderful Days, et bien d'autres encore.

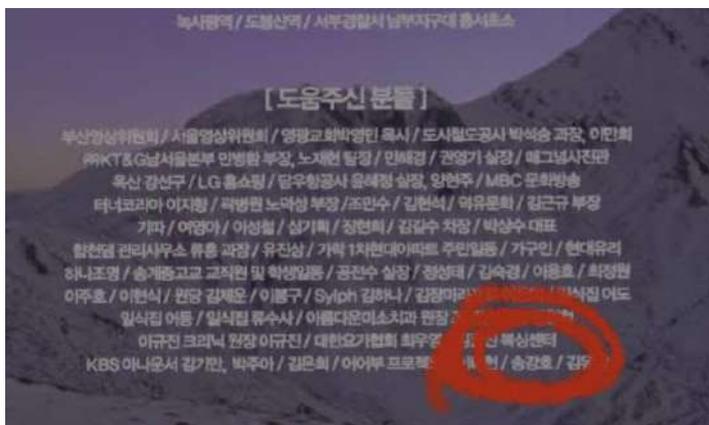
Mais 2003, c'est aussi une image, largement partagée sur les réseaux sociaux, qui témoigne d'une rencontre mémorable entre deux amis avant tout, mais surtout deux figures majeures du cinéma coréen à venir. À l'époque, Song Kang-ho tournait Memories of Murder

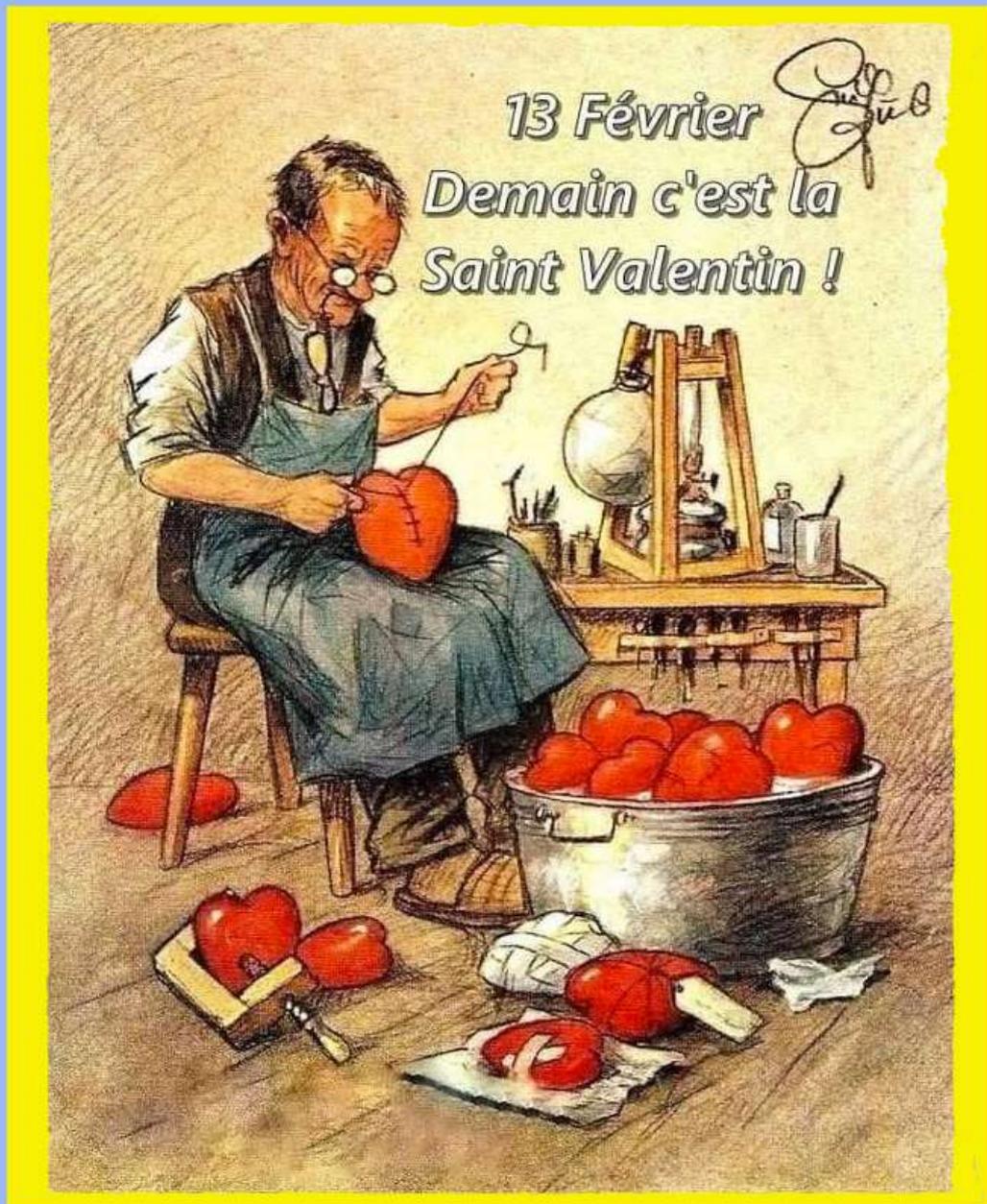
lorsqu'il apprit que Choi Min-sik se trouvait lui aussi sur un plateau voisin, en plein tournage de Oldboy.

Aucun des deux n'imaginait alors qu'ils étaient en train d'écrire l'Histoire du cinéma coréen, chacun tenant le rôle principal dans l'un des plus grands succès de l'année (Memories of Murder terminera deuxième au box-office, Oldboy cinquième), mais surtout dans deux œuvres qui deviendraient cultes à l'échelle mondiale.

Leur rencontre ne s'arrêta pas là : Song Kang-ho passait régulièrement sur le tournage de Oldboy, donnant parfois son avis sur le jeu de son ami ou lui donnant la réplique hors caméra. Il était même présent le jour de la célèbre scène de baston du tunnel, l'encourageant à repousser ses limites, quitte à encaisser de véritables coups lors des nombreuses prises ratées – comme en atteste une autre photo prise ce jour-là.

En reconnaissance de son soutien indéfectible, Song Kang-ho est même crédité au générique de fin de Oldboy, à la demande de Choi Min-sik.

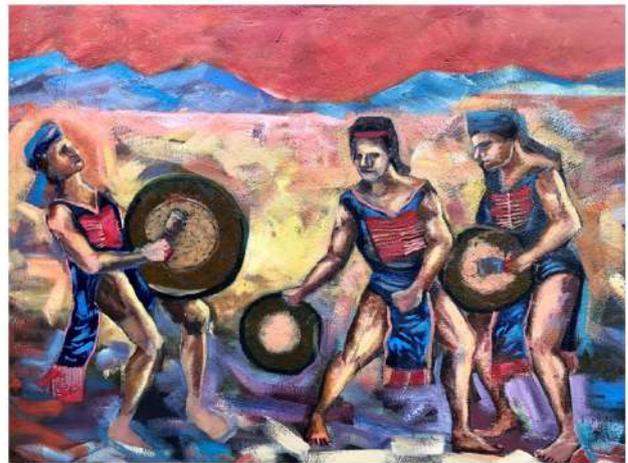




Au village de **Tong Ju** (commune d'Ea Kao, ville de Ban Mê Thuôt), les visiteurs sont impressionnés par 32 peintures lumineuses et colorées sur la vie et la culture des minorités ethniques des hauts plateaux du centre.

Réalisé par 6 artistes, chaque tableau représente une image différente, méticuleusement exécuté dans les moindres détails, racontant les valeurs historiques des coutumes de la vie quotidienne et de la culture de longue date des minorités ethniques de Dak Lak.

Longue de 770m, cette route du village embellit le paysage rustique, attire les touristes et en même temps rappellent à de nombreux jeunes d'aujourd'hui qui, entraînés par le courant de la vie de tous les jours, oublient peu à peu voire ne connaissent pas la vie et la culture traditionnelles de leurs ancêtres, ou n'entendent parler qu'à travers les récits des adultes (Nguoi dua tin et Hat dinh duong Tây Nguyễn traduits par Google et moi).





Fêtes de printemps, traditions vivantes

POLITIQUE

Vietnam - Cuba : une amitié
indéfectible réaffirmée 6

ÉCONOMIE

Ajuster les taux bancaires
pour soutenir la croissance 10

DOSSIER

Le printemps vietnamien : un kaléidoscope de fêtes 15

**TOURISME**

Voyager autrement :
une escapade ferroviaire magique 24

CULTURE

Les tours de Ponagar, patrimoine
architectural et spirituel des Cham 26

**PORTRAIT**

Giáng Sơn : une vie dédiée à la musique,
entre tradition et modernité 30

SOCIÉTÉ

Sauvegarde des légendaires éléphants
des hauts plateaux du Centre 32

ETHNIES ET MONTAGNES

La nouvelle vie des Công à Diên Biên 36

**SPORTS**

La "boussole" du développement sportif 38

DIASPORA

Héritage du vietnamien en Nouvelle-Calédonie 40

SÉLECTION DU CONCOURS 2024

JT HANUvelles,
une aventure francophone créative 42

FRANCOPHONIE

Le Fonds "La Francophonie avec Elles"
reçoit les candidatures 44

INTERNATIONAL

L'acoustique, patrimoine intangible
de Notre-Dame de Paris 46

CUISINE

Travers de porc mijotés
à l'ananas 58

**PUBLIREPORTAGE**

Rue florale Nguyễn Huệ 2025 :
un spectacle éblouissant et captivant 60

**LE COURRIER
DU VIETNAM**

Publié par l'Agence Vietnamienne
d'Information (AVI)

RÉDACTRICE EN CHEF : Nguyễn Hồng Nga

RÉDACTRICES EN CHEF ADJOINTES : Đoàn Thị Y Vi - Nguyễn Thị Kim Chung

Siège social : 79, rue Ly Thuong Kiêt, arr. de Hoàn Kiếm, Hanoi - Tél.: (+84) 24 38 25 20 96

Abonnement et publicité : (+84) 24 39 33 45 87 - Courriel : courrier@vnanet.vn

Bureau de représentation à Hồ Chí Minh-Ville : 116-118, rue Nguyễn Thị Minh Khai, 3^e arr, Hồ Chí Minh-Ville

Tél.: Publicité : (+84) 28 39 30 32 33 - Abonnement : (+84) 28 39 30 45 81 - Courriel : courrierhcm@gmail.com

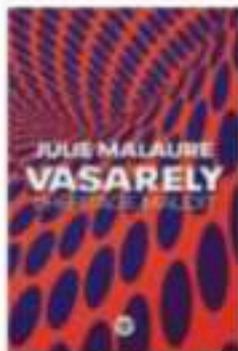
Photo de la Une : VNA/CVN - Impression : VINADATAXA

Maquette : Marc Provot et Dang Duc Tuê - Permis de publication : 25/GP-BTTTT

Le Monde 7 février 2025.

La famille et les proches ou la menace sur l'œuvre d'un artiste.

VASARELY, LA SUCCESSION IMPOSSIBLE



**VASARELY,
L'HÉRITAGE MAUDIT**
de Julie Malaure,
Le Cherche Midi,
312 pages, 21 euros

LIVRE

Victor Vasarely (1906-1997) a connu la gloire, puis une longue éclipse. Il y a au moins deux raisons à cette dernière : sa volonté affirmée de créer un art pour tous, reproductible et diffusé en masse (mauvaise nouvelle pour ses marchands), et, surtout, une succession des plus complexes, au point que même les spécialistes s'y perdaient. Un écheveau que démêle habilement la journaliste Julie Malaure dans un livre bien documenté, dont le sous-titre est déjà tout un programme : « *L'héritage maudit*. »

Ces mots sonnent comme un polar et, par bien des côtés, c'en est un. Julie Malaure dresse d'abord la figure du Commandeur, qui, après avoir abandonné ses études de médecine, intègre l'académie Műhely de Budapest. En 1931, c'est comme publicitaire que Vasarely s'installe à Paris et rencontre un réel succès. Marié et père de famille, il devient l'amant et le conseiller, de Denise René (1913-2012), dont la galerie parisienne imposera l'abstraction géométrique.

Après avoir mis ses deux fils (André, médecin, et Jean-Pierre, artiste dans la lignée de son père sous le pseudonyme « Yvaral ») à l'abri du besoin, Vasarely consacre sa fortune à la constitution d'une fondation, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), inaugurée en grande pompe par Claude Pompidou. Dans sa biographie, Julie Malaure dévoile alors une série de personnages tantôt funestes, tantôt burlesques, voire les deux en même temps. Tous ou presque n'ont qu'un but : sous le couvert de valoriser l'œuvre de l'artiste, ils veulent en tirer profit.

Scénario à rebondissements

Le premier est le doyen de la faculté de droit d'Aix-en-Provence, Charles Debbasch (1937-2022), à qui est confiée l'élaboration, sur le plan administratif, de la fondation : il puise largement dans les réserves pour améliorer son train de vie avant d'être rattrapé par la justice et de finir sa carrière comme conseiller en droit constitutionnel de la présidence togolaise. Vasarely, dont la santé décline, est mis sous tutelle en 1994,

et l'avocat Yann Streiff succède à Charles Debbasch.

Tout en permettant aux deux fils de Vasarely d'assumer la tutelle de leur père en lieu et place de l'Etat, et en obtenant que leur soient restituées les œuvres conservées à la fondation, Yann Streiff met, lui aussi, les collections en coupe réglée et prend goût au détournement d'héritage, au point d'être radié du barreau.

Anne Lahumière (1935-2017), qui avait remplacé Denise René comme marchande auprès de Vasarely, est à son tour éclaboussée. Michèle Taburno, l'épouse d'Yvaral, aussi : alors qu'elle est installée à Porto-Rico, elle voit déferler des agents du FBI à la demande de la justice française, saisie par son beau-fils. Ce scénario à rebondissements culmine avec l'apparition d'un dernier arrivant, Xavier Terlet : il apprend, alors qu'il est déjà un jeune homme, que son véritable père serait André, le fils aîné de Vasarely. Mais cet homme est une exception dans cette galerie de personnages : c'est le seul qui ne demande rien. ■

HARRY BELLET

Soldats nord-coréens en Russie : le flou demeure

Les 10 000 hommes déployés à Koursk s'étaient retirés mi-janvier après avoir encaissé de lourdes pertes

Où sont passés les 10 000 soldats nord-coréens déployés en appui des forces russes dans la région de Koursk, en Russie? Les conjectures se multiplient au fil des jours. Kiev a affirmé, fin janvier, que les militaires nord-coréens avaient été « retirés » en raison de lourdes pertes. Citant une source des services de renseignement sud-coréens, l'agence de presse Yonhap annonçait, à son tour, le 7 février, que les troupes nord-coréennes avaient disparu de la zone depuis le mi-janvier.

Volodymyr Zelensky a toutefois déclaré, le 7 février au soir, que des soldats nord-coréens y combattaient de nouveau : « Il y a eu de nouveaux assauts dans les zones d'opération de [la région], l'armée russe et des soldats nord-coréens ont été à nouveau impliqués », a affirmé le président ukrainien, en ajoutant que « des centaines » de soldats russes et nord-coréens avaient été « éliminés ». Selon la 47^e brigade « Magoura » des forces armées ukrainiennes, « l'ennemi a changé de tactique ». « Si, avant, ils attaquaient surtout avec des blindés, désormais ils lancent l'infanterie dans l'assaut » et « montent à l'assaut avec des quads », a-t-elle écrit sur Telegram, le 9 février.

Séoul n'a pas réagi aux déclarations de M. Zelensky et reste prudent. Deux explications de ces divergences de vue peuvent être avancées. Les services de renseignement sud-coréens sont perturbés par le chaos politique qui règne dans leur pays et laissent filtrer des informations contradictoires. De leur côté, leurs homologues ukrainiens tentent d'étayer la présence des Nord-Coréens aux côtés des Russes. La révélation, le 11 janvier, de la capture de deux soldats nord-coréens blessés et l'écho international, orchestré par Kiev, donné à

cette « preuve irréfutable » de l'engagement des forces nord-coréennes pourraient expliquer pourquoi celles-ci font profil bas. Pyongyang chercherait à éviter que de tels incidents ne se reproduisent et à former davantage ses troupes avant de les envoyer au front. « Comme les troupes nord-coréennes ne sont pas visibles, on a pu en effet penser à un retrait, avance Ryo Hinata Yamaguchi, professeur adjoint à l'Institut de stratégie internationale de l'Université internationale de Tokyo. Mais elles peuvent aussi s'être retirées temporairement de la ligne de front pour se regrouper et se réorganiser. »

Blessés soignés en Corée du Nord Le professeur n'exclut pas non que seules certaines unités se soient retirées. « Les raisons peuvent varier : lourdes pertes ou inefficacité de leurs opérations, poursuit-il. Les problèmes rencontrés par ces troupes ne tiennent pas tant à leur action en soi qu'à une coordination tactique problématique sous le commandement des forces russes. » L'armée ukrainienne semble avoir profité de ce retrait pour avancer. D'après un rapport de l'Institut for the Study of War (ISW), basé à Washington, publié le 7 février, elle a ainsi progressé de 5 kilomètres au sud-est de Soudja.

L'analyse militaire ukrainienne Oleksandr Kovalenko estime que le retrait des Nord-Coréens n'était que partiel et lié à des « pertes colossales dues au fait qu'ils étaient utilisés comme de la chair à canon dans des espaces à découvert ». « C'est une publicité terrible pour le régime de Pyongyang, qui tabait sur un succès pour impressionner ses adversaires », ajoute-t-il.

Selon l'analyste politique ukrainien Vitaly Porinikov, Kim Jong-un utilise le front russo-ukrainien principalement pour permettre à son armée d'acquérir

une expérience guerrière, puisqu'elle n'a participé à aucun conflit depuis plusieurs décennies. La Corée du Nord en profite aussi pour perfectionner sa technologie militaire industrielle. La précision des missiles balistiques nord-coréens, tirés par les forces russes sur l'Ukraine depuis décembre 2023, s'est ainsi considérablement améliorée, passant de 1 à 3 kilomètres, une performance médiocre, à 50 à 100 mètres aujourd'hui, ont expliqué, à Reuters, deux sources ukrainiennes de haut rang.

L'armée ukrainienne a lancé son offensive à Koursk, le 6 août 2024, alors qu'elle se trouvait en posture difficile. L'objectif était notamment d'obliger les Russes à dégarnir le front ukrainien dans le Donbass pour se redéployer sur cette zone. Mais la Russie a maintenu son contingent et ses positions, et préféré déployer à Koursk, en octobre 2024, 10 000 soldats nord-coréens. L'implication de troupes régulières d'un pays tiers dans cette guerre était à la fois une première et le fruit de l'accord de partenariat stratégique signé entre Pyong-

yang et Moscou en juin 2024. Au 5 février, six mois après le début de l'invasion ukrainienne, les forces russes ont repris au moins 57 % (655 km²) du territoire occupé par les Ukrainiens, selon l'ISW.

Il est peu probable que Kim Jong-un s'attende définitivement ses troupes des zones de combat ou réduise leur nombre, le dirigeant de la Corée du Nord cherchant à renforcer son image sur la scène géopolitique mondiale. Surtout, il obtient des devises : les soldes des soldats sont versés à l'état nord-coréen, qui encaisse en outre les revenus des ventes d'armes à la Russie. En échange de son implication, le régime bénéficie aussi de l'assistance russe en matière de technologie pour ses missiles et d'approvisionnement en pétrole.

Signe de l'approfondissement des relations entre Moscou et Pyongyang, de nombreux soldats russes blessés en Ukraine bénéficient désormais de soins et d'une rééducation en Corée du Nord, a déclaré, le 9 février, l'ambassadeur de Russie en Corée du Nord, Alexandre Matsegora, dans un



Maison détruite dans la région de Koursk (Russie), partiellement occupée par l'armée ukrainienne. Moscou
A. ERANDONOV/AGENCE FRANCE PRESSE

Zelensky a déclaré, le 7 février, que des militaires nord-coréens combattaient de nouveau à Koursk

entretien au journal russe Rossijskaja Gazeta.

L'ondeur de M. Zelensky à appeler une « preuve incontestable » de la présence de troupes nord-coréennes aux côtés des Russes a conduit Kiev à violer la convention de Genève sur le traitement des prisonniers de guerre lors de conflits armés, a fait valoir Human Rights Watch. En révélant l'identité des deux soldats nord-coréens faits prisonniers – ils avaient reçu l'ordre de leurs supérieurs de se donner la mort plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi –, Kiev a mis en danger leurs familles, qui risquent de finir dans des camps

de travail pour la « trahison » de leurs proches. L'un des prisonniers, âgé de 19 ans, a déclaré être prêt à faire défection. Kiev défend la divulgation de l'identité des deux prisonniers en soulignant qu'elle était exceptionnelle et nécessaire pour contrer la désinformation russe. Il n'en continue pas moins à diffuser de nouveaux extraits de leurs interrogatoires.

Face au besoin croissant de soldats, la Russie a, quant à elle, assoupli les critères médicaux pour intégrer l'armée. Les personnes atteintes de schizophrénie, d'épilepsie, de diabète, d'obésité sévère ou encore de syphilis seront désormais jugées aptes au service, sauf exceptions. Cet amendement, qui devrait être adopté rapidement par décret, est rétroactif. Tous ceux qui ont été exemptés pour ces raisons médicales après le 25 septembre 2022, date de la première vague de mobilisation, pourraient alors être rappelés sous les drapeaux. ■

ERMANUEL G. RYNSFAN,
PHILIPPE PONS
(TOKYO, CORRESPONDANT)
ET FAUSTINE VINCENT

Volodymyr Zelensky se dit prêt à un « échange » de territoires

Le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, s'est dit prêt, mardi 11 février, à un « échange » de territoires avec la Russie, dans le cadre d'éventuelles négociations de paix sous l'égide des États-Unis, optimistes après la libération d'un Américain par Moscou. Si le président américain, Donald Trump, parvient à amener l'Ukraine et la Russie à la table des négociations, ils « échangeraient un territoire contre un autre », a affirmé M. Zelensky au quotidien britannique The Guardian, ajoutant qu'il ne savait pas quel territoire Kiev demanderait en retour.



La diaspora d'Asie du Sud-Est, modèle d'une intégration réussie et d'une immigration vertueuse

Par Paul Sugy.

Publié le 9 février à 07h00,

Mis à jour le 9 février à 08h15

Indochine Vietnam Cambodge Laos immigration



Une cérémonie en 2019 organisée par la communauté vietnamienne en hommage aux combattants de la minorité Hmong, persécutée pendant des décennies en Indochine. *Aventurier Patrick/ABACA*

EXCLUSIF - Dans une nouvelle étude, l'Observatoire de l'immigration et de la démographie souligne la remarquable intégration sociale et économique des immigrés du Vietnam, du Cambodge et du Laos.

Chaque année en France, la diaspora vietnamienne célèbre à la fin du mois de janvier son plus grand rendez-vous culturel pour la fête du Nouvel An lunaire, le Têt. À Nogent-sur-Marne, un peu plus de 4000 participants se sont regroupés le 1er février dernier sur le marché traditionnel vietnamien pour y déguster des *banh mi*, des rouleaux de printemps et autres *banh chung*, servis sur des stands aux couleurs

chatoyantes ornés de fleurs d'abricotier. La scénographie de l'événement fait la part belle aux décorations traditionnelles de la culture vietnamienne mais les passants sont vêtus à l'occidentale. À en croire l'ambassadeur du Vietnam en France, Dinh Toàn Thang, qui a prononcé un discours, le Têt n'est pas seulement une fête communautaire mais une occasion particulière de «*célébrer l'amitié entre les deux pays*», tout en permettant à la diaspora de garder ses attaches avec sa culture d'origine.

Comme à chaque fois, l'événement s'est tenu dans une atmosphère joyeuse et paisible - il n'y a jamais de débordements. Et sous l'oeil bienveillant du maire de la ville, Jacques J. P. Martin, qui a rappelé aux participants combien les valeurs républicaines étaient un socle solide pour fonder cette amitié respectueuse entre deux États certes, mais aussi deux peuples et deux cultures.

«*L'immigration d'Asie du Sud-Est*» est une catégorie spécifique des statistiques de l'INSEE, qui regroupe les personnes vivant en France mais nées au Vietnam, au Cambodge ou au Laos, et ayant comme nationalité de naissance celle de l'un de ces trois pays de l'ex-Indochine. Les personnes vivant en France et originaires de ces pays sont un peu plus de 300.000 sur les deux dernières générations : 153.000 immigrés, et 185.000 descendants d'immigrés.

Dans une étude inédite par son travail de synthèse et d'analyse, que *Le Figaro* dévoile en exclusivité, l'Observatoire de l'immigration et de la démographie (OID) souligne la «*remarquable trajectoire d'intégration*» de cette population venue d'Asie du Sud-Est, qui offre un modèle vertueux d'une immigration bénéfique au pays d'accueil. «*Il n'y a pas une immigration, mais bien des immigrations, et c'est l'enjeu de cette note que de le montrer*» commente auprès du *Figaro* le directeur général de l'OID, Nicolas Pouvreau-Monti, qui «*regrette que le débat sur l'immigration appréhende trop souvent celle-ci comme un bloc, une réalité monolithique, alors qu'elle recouvre des dynamiques très différentes d'une communauté à l'autre*».

Une trajectoire d'intégration exceptionnelle entre la première et la deuxième génération

L'arrivée en France de cette diaspora venue de l'ancienne Indochine, qui fut un territoire de l'empire colonial français jusqu'à la fin de la guerre d'Indochine en 1954, s'est pourtant faite dans des circonstances difficiles. Comme d'autres, cette immigration est majoritairement liée à l'histoire post-coloniale de la France, avec des vagues d'arrivées successives qui s'étendent des années 1960 aux années 1990

pour l'essentiel - la plus connue étant l'arrivée massive des «*boat people*» à partir de 1975, dont la France est la seconde terre d'asile la plus importante en nombre de réfugiés accueillis, derrière les États-Unis. Les immigrés fuient, pour la plupart, la guerre de décolonisation d'Indochine puis la guerre du Vietnam, et les guerres civiles au Cambodge et au Laos.

À leur arrivée en France, souligne l'étude de l'OID, les Laotiens, les Cambodgiens et les Vietnamiens sont généralement ceux qui maîtrisent le moins bien la langue française : la moitié d'entre eux, dit l'INSEE, ne comprennent pas la langue et sont incapables de la lire ou de la parler. Mais l'étude souligne l'exceptionnelle trajectoire d'intégration effectuée par cette population immigrée entre la première et la deuxième génération, témoin d'un fort investissement des familles venues d'Asie du Sud-Est pour promouvoir la réussite scolaire et le mérite chez leurs enfants.

Un exemple : 44 % des immigrés d'Asie du Sud-Est n'ont aucun diplôme (première génération), ce qui en fait l'une des populations immigrées les moins diplômées en France. Mais à la génération d'en dessous, les descendants d'immigrés venus d'Asie du Sud-Est sont moins de 7% à n'avoir aucun diplôme, ce qui est cette fois le taux le plus bas de l'ensemble des descendants d'immigrés en France. *«En l'espace d'une seule génération, les populations originaires d'Asie du Sud-Est basculent ainsi des scores les plus bas aux scores les plus élevés quant au niveau de diplôme – et ce malgré un contexte familial de moindre qualification et de moindre maîtrise de la langue française»*, résume l'OID.

Une sur-performance scolaire qui a d'ailleurs intéressé à plusieurs reprises l'Éducation nationale, dont un rapport soulignait en 2019 que *«les enfants d'origine asiatique des deux sexes se démarquent par leur sur-réussite, même comparés aux Français d'origine, les filles plus encore que les garçons : moins de redoublements dès l'école primaire, meilleurs niveaux scolaires en sixième puis en fin de troisième, orientations plus fréquentes vers les filières sélectives, taux record de baccalauréats généraux, notamment scientifiques.»*

Dans des enquêtes de trajectoire qui décryptent les réussites respectives de groupes d'élèves en fonction de leur origine, la sociologue Yaël Brinbaum avait montré en 2019* cette sur-réussite scolaire. Ses résultats sont longuement analysés par l'OID : si on prend par exemple les notes obtenues par les élèves au contrôle continu du brevet des collèges, les enfants nés en France de parents asiatiques obtiennent des

moyennes largement supérieures aux enfants issus d'autres communautés et même aux enfants dont les parents sont Français, que ce soit pour les garçons comme pour les filles (*voir infographie*).

Sur-réussite des enfants d'origine asiatique, notamment chez les filles

Notes moyennes au contrôle continu du brevet sur 20 des collèges selon l'origine et le sexe

	Filles	Garçons
Asie	14,4	13
France	13,7	12,9
Portugal	12,7	11,9
Turquie	12,4	11,1
Maghreb	12,1	11,5
Afrique subsaharienne	11,8	10,8

Champs : Élèves nés en France métropolitaine entrés en sixième pour la première fois en 2007 dans un collège public ou privé sous contrat de France métropolitaine

Source: MENJ-DEPP, panel d'élèves entrés en sixième en 2007

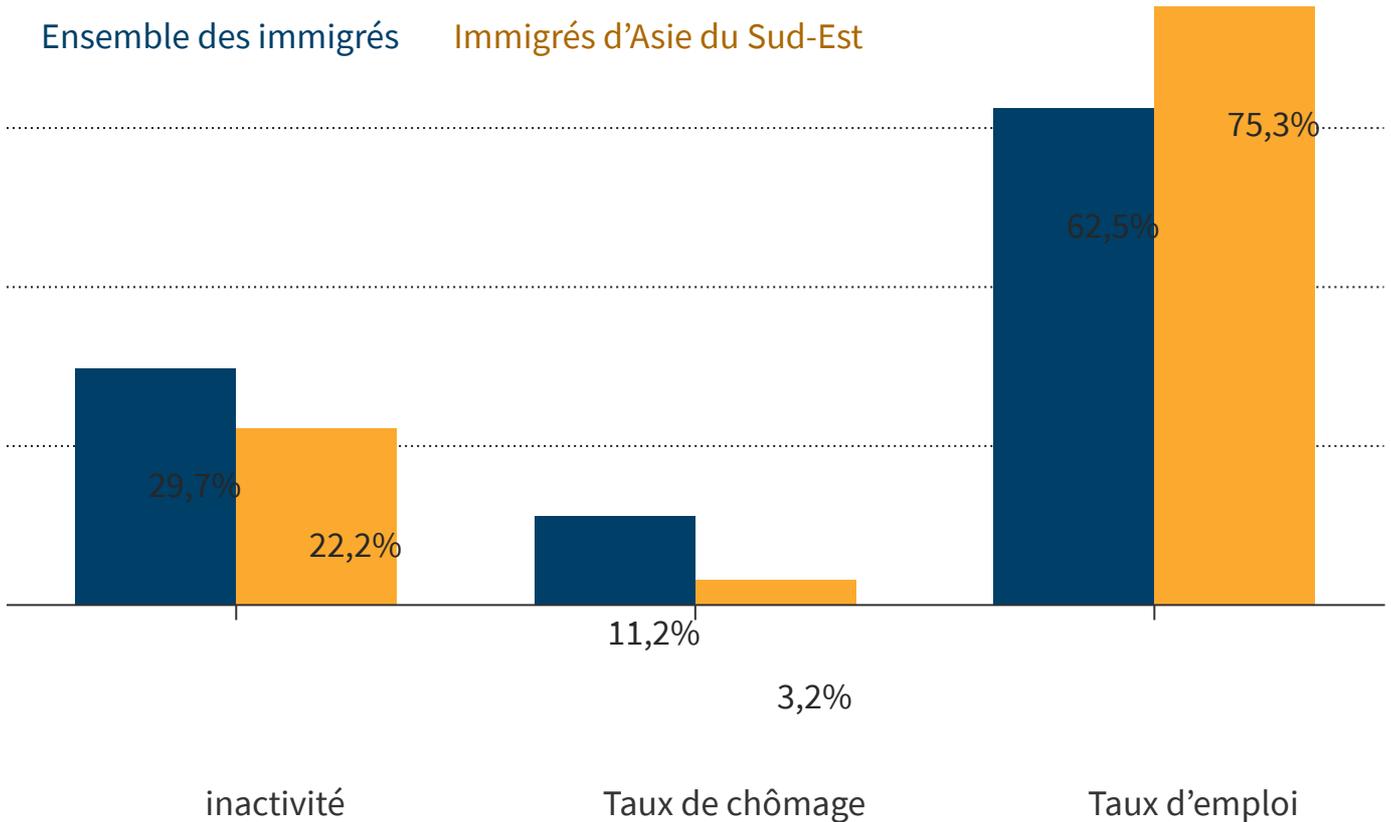


Les enfants d'immigrés du Sud-Est sont aussi ceux qui comptent le plus grand nombre de bacheliers : 89% d'entre eux passent le Bac, contre 80% pour la moyenne nationale, avec des enfants issus d'autres communautés qui se trouvent loin derrière : seuls 69% des descendants d'immigrés turcs ont le Bac, et 71% des descendants d'immigrés maghrébins.

Mais si leurs enfants connaissent une intégration réussie grâce à leur plus forte réussite scolaire, la première génération d'immigrés venus d'Asie du Sud-Est est également très bien intégrée sur le marché du travail, et ce malgré ses difficultés à maîtriser la langue française ainsi que son niveau de qualification plus faible. En effet, les immigrés de la première génération ont un taux de chômage de 3,2 % seulement, selon les chiffres de l'INSEE repris par l'OID - à comparer au taux de chômage de l'ensemble des immigrés qui culmine à 11,2 %, voire à celui des personnes sans ascendance migratoire, qui est en France de 6,5 % (*voir infographie*).

Une insertion sur le marché du travail au-dessus de la moyenne des immigrés

Données pour l'année 2023



Source: Insee



Des résultats qui s'éclairent à la lumière d'une analyse montrant des différences de cadre familial, d'une communauté à une autre. Selon le démographe Gérard-François Dumont, cité dans cette étude, «*la réussite des enfants d'immigrés dans l'intégration ne peut se faire que si le cadre familial agit comme un aiguillon*». Celui-ci ajoute que chez les Vietnamiens, «*la famille place l'instruction et les performances scolaires au centre de ses préoccupations. Elle se révèle en conséquence être un remarquable creuset d'intégration*».

Des structures familiales plus favorables à l'intégration

Preuve en est par exemple que les familles issues de l'immigration asiatique ont des aspirations scolaires plus élevées que les autres, toujours selon les données analysées par Yaël Brinbaum : pour 86 % des filles et 79 % des garçons issus de cette immigration, les familles espèrent que leur enfant réussisse le Bac - un chiffre bien plus élevé que dans les autres familles. Ce faisant, l'encouragement des parents jouerait donc un rôle déterminant dans les trajectoires de réussite de leurs enfants.

«*Notre étude montre bien le rôle essentiel joué par les structures familiales et les valeurs transmises par les parents, commente Nicolas Pouvreau-Monti. On observe chez les familles d'immigrés d'Asie du Sud-Est une très forte confiance dans les institutions de la société d'accueil, et en particulier dans le système scolaire, ainsi qu'un rapport pacifié à l'autorité et une prise en compte importante de la responsabilité des familles en matière d'éducation*». Cette confiance est d'autant plus méritoire que les conséquences mémorielles de la guerre d'Indochine semblent donc ne pas alimenter de ressentiment post-colonial, comme c'est davantage le cas au sein d'autres populations immigrées. Les rancunes historiques ne sont pas une fatalité - tant qu'elles ne sont pas alimentées à dessein par les régimes des pays d'origine.

L'étude souligne encore une plus forte capacité, chez les personnes issues de cette diaspora venue de l'ex-Indochine, à sortir des logiques communautaires. Les descendants d'immigrés d'Asie du Sud-Est sont ainsi la deuxième génération d'immigrés la moins endogame : seuls 14 % d'entre eux vivent avec un conjoint issu de la même origine (contre 35 % chez l'ensemble des descendants d'immigrés). Par ailleurs, la vie sociale des immigrés d'Asie du Sud-Est est davantage tournée vers le pays d'accueil que le pays d'origine (seuls 1 % d'entre eux ont fait un séjour d'au moins une année dans leur pays de naissance, depuis leur arrivée en France, ce qui est le taux le plus bas de l'ensemble des immigrés). Et seuls 6 % ont participé à des élections dans leur pays d'origine. Enfin, 97 % d'entre eux répondent se sentir «*chez eux en France*» - un taux plus élevé que chez les personnes dont les deux parents sont français !

Au terme de l'étude, l'OID conclut au rôle bénéfique que joue cette immigration en France, et plaide pour davantage d'immigration choisie, tout en regrettant qu'il n'existe pas en France d'études comparées en matière de «*bilan fiscal*» des immigrés. Nicolas Pouvreau-Monti encourage les chercheurs français à s'inspirer d'études plus systématiques publiées à l'étranger : «*C'est ce que fait par exemple aux Pays-Bas un anthropologue diplômé de l'Université d'Amsterdam, Jan van de Beek, qui a publié une étude passionnante : l'État providence sans frontières. L'impact de l'immigration sur les finances publiques*'. C'est un rapport qui évalue le coût ou le bénéfice, pour les finances publiques néerlandaises, de chaque immigration».

*Brinbaum, Y. (2019). Trajectoires scolaires des enfants d'immigrés jusqu'au Baccalauréat : rôle de l'origine et du genre. *Éducatio*ns & Formations 100, pp. 73-104.

- **1979 : quand la France accueillait 120.000 boat people**
- **Vers une immigration étudiante choisie ?**
- **Retraites, immigration, agriculture... Après le budget, le gouvernement face au défi de réformer**

Sur le même thème

Palmarès rock 2024 : Indochine prend la tête 🏆



Musique : les artistes français font un carton dans le bilan des meilleures ventes en 2024 🏆



Indochine va diffuser sur scène des photos de défunts envoyées par leurs fans



Une bouteille de pastis et des morceaux de tibia : les derniers mystères des soldats rapatriés de Diên Biên Phu 🏆



Indochine officialise la sortie de son quatorzième album



Indochine de retour avec *Le chant des cygnes*



«Sans Geneviève de Galard, je ne serais pas devenue ce que je suis» : une convoyeuse de l'air au chevet des soldats blessés 🏆



«Le dévouement et l'abnégation jusqu'à l'extrême limite» : Geneviève de Galard, l'héroïne de Diên Biên Phu 🏆



Ces reliques de la guerre d'Indochine découvertes 70 ans après dans les greniers de nos grands-pères 🏆



***Nous étions à Diên-Biên-Phu*, de Jean Pouget: un plaidoyer pour le général Navarre 🏆**

